



À l'occasion de la Berlinale, les réalisateurs marocains Swel et Imad Noury présentent leur nouveau film « The man who sold the world ». Tourné en arabe et en français, il réunit à l'écran Fehd Benchemsi, Said Bey et Audrey Marnay

Rencontres. – Votre film se base sur *Un coeur faible* de Dostoïevski. Comment vous êtes-vous réapproprié cette nouvelle ?

Swel Noury – Au niveau de l'écriture il y a eu deux étapes : la première a été de rester le plus fidèle possible à l'œuvre, en gardant les mêmes thèmes, le même type de dialogue, les sentiments, et de juste faire un léger changement de dates pour le réactualiser. Ensuite il y a eu un deuxième travail qui s'est fait avec les acteurs, quand il a fallu qu'ils se réapproprient le texte : on l'a réadapté en fonction d'eux pour qu'ils se sentent vraiment à l'aise avec ce qu'ils disaient. J'ai aussi donné plus d'importance au personnage féminin, par rapport à l'œuvre de Dostoïevski car c'était intéressant pour le triangle amoureux, qui se forme dans le film. Il y a une altération de l'œuvre originale, mais sur beaucoup de choses, on a été très fidèles.

R. – Qu'est-ce qui vous a amené à présenter vos films à la Berlinale ? Pourquoi n'arrivent-ils

pas en France ?

Imad Noury – La première fois [ndlr : en 2006 avec *Heaven's Door*], cela s'est fait au travers d'une amie à nous, en lien avec quelqu'un qui travaillait pour le festival. Le film a été montré au comité de sélection, puis on a été invité, et c'était pour nous incroyable d'être sélectionnés dans la catégorie Panorama. Cette fois-ci, on avait déjà les contacts. On avait envie de revenir avant tout pour les Berlinoïses. Il y a vraiment un public d'art, et de gens de la rue, qui vont voir les films et qui peuvent te poser des questions, alors que à Cannes, non. À Berlin, il reste un côté humain, et c'est important pour ce genre d'énorme festival. On ne retrouve plus ça dans certains festivals plus petits.

Swel Noury – Pour notre premier film, on avait contacté différents festivals français, dont « Un certain regard » à Cannes, la semaine de la critique ou encore « la Quinzaine », et on s'est pris des « vents » de partout. Pour ce nouveau film, il n'était pas prêt pour Cannes, et je pense qu'il y a aussi une fidélité qu'il convient de garder quand un festival a misé sur toi. Cela nous a ouvert des portes, puisqu'après ça, le film a été vu dans 35 festivals à travers le monde.

R. – Vos premières critiques en Afrique évoquent un film d'auteur trop inaccessible. Qu'y répondez-vous ? Et quelles critiques avez-vous eu à Berlin.

Swel Noury – Quand tu parles de l'Afrique, tu parles surtout du Maroc, où les premières critiques y ont vu un cinéma très pédant, pas du tout représentatif de la culture marocaine, et élitiste. Je pense que c'est une erreur. Les gens ici ne le perçoivent pas comme ça, et ils ont adoré, notamment les images qui nous caractérisent, les histoires et les acteurs. Il y a vraiment une nette séparation dans la façon de concevoir l'œuvre. Beaucoup de gens ne peuvent pas concevoir que l'on devienne fou par excès de bonheur. Si tu as tout pour être heureux, tu ne deviens pas fou. Si on reste à ce niveau là de pensée, c'est clair que le film peut paraître prétentieux, mais si on va au-delà et qu'on pose de vraies questions sur le bonheur, le film est tout sauf prétentieux.

Publié le 15 février 2010 sur Rencontres.de